

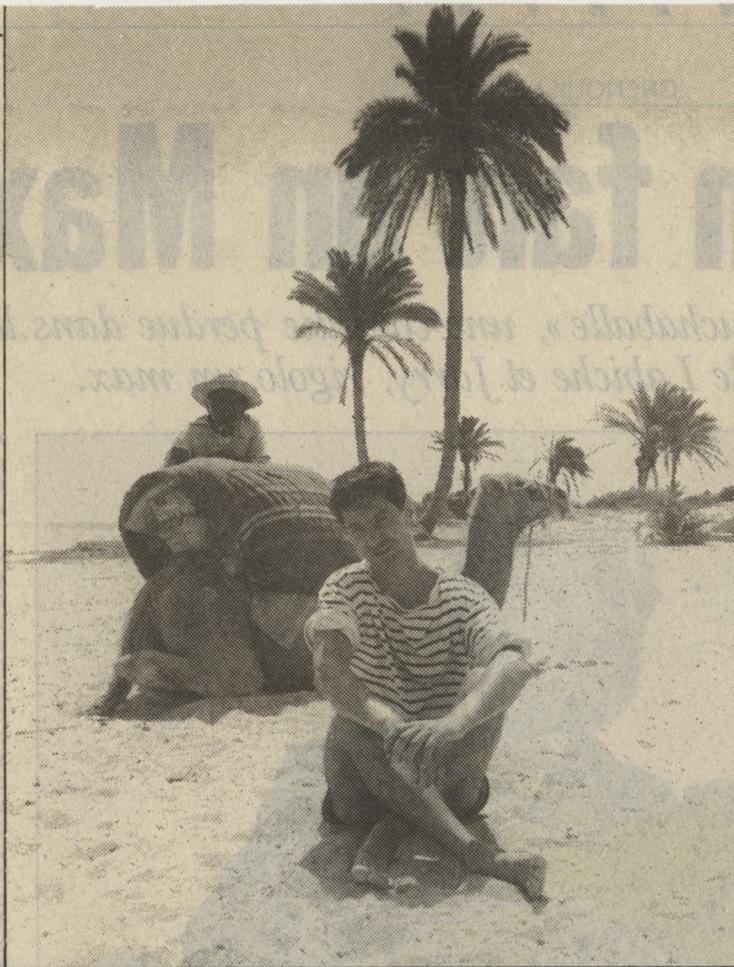
C'est un branleur, mais il aime faire le malin. A Rennes, il devint roi. Ou en tout cas petit prince des fêtes de Marquis de Sade. Quand il en a eu marre d'épater les pharmaciens (il voulait plus), il est venu à Paris. Sapé comme un dieu gratis (les créateurs-chanteurs font aussi la promo des créateurs-couturiers), avec ses tubes dans la poche, il en jette. Il ramasse les amours à la pelle et impressionne les night-clubbers.»

Il fait penser à : en vrac, Brigitte Bardot pour la France, Bourvil pour *Ma P'tite Chanson*, Mike Shannon pour l'option Cliff Richard des Drifters, Chats sauvages, Patrick Modiano (il y a eu une petite aventure sans lendemain avec Françoise Hardy, et la passion de Modiano, c'est aussi les années soixante : *Poupée de son, Poupée blonde*), Laurent Voulzy pour *Grenadine*, Adamo pour les paroles, Les Aiglons pour *Stalactite*, Gaby pour *Tombé*, Dahouet pour les Côtes-du-Nord, Stan Getz et Astrud Gilberto pour la facilité, et *Bonjour Tristesse* pour *La Notte* – euh, non, pour la nostalgie :

« Non, je ne suis pas nostalgique. Oui, j'écoute plus facilement des choses anciennes. Quand j'ai commencé, j'étais le "yé-yé" de service. C'est Jacno qui m'a fait découvrir Brigitte Bardot, France Gall, des gens comme ça. Je ne me sens pas du tout nostalgique. Les personnages qui me fascinent sont des personnages du passé ; les gens que j'aime bien sont du présent. Mais par exemple, pour les écrivains, ceux dont je me sens le plus près sont morts : Kerouac, Artaud, Genet, Cocteau. On pourrait dire : encore de la nostalgie... »

Encore une réédition : l'*Understatement*. C'est compliqué de savoir pourquoi ça brille, mais ça fait indiscutablement une poussière dorée qui dépose comme il faut. Chez les satellites : un disque caricature pour Jacubovitch ; un disque en duo de Turboust, l'alter-ego, avec Zabou de Ze Kick : *Adelaïde*. Ou sur le nouvel album.

« Ce disque n'est pas une rupture marquée : il y a une continuité. Le changement, bien sûr, c'est la séparation avec Franck Darcel. J'ai décidé cette séparation au moment où l'équipe fonctionnait parfaitement ? Je ne voulais pas refaire le même disque. Il fallait éliminer les tics, ne pas s'enfermer. Moi, je suis hyper-acro à tout ce



Sango (Tunisie) 1984 : un thé au Sahara sans le savoir.

comme une écume « d'affects » pincés (réminiscences imaginaires de temps non-vécus) cueillie au tamis new-wave minimalo-muzak décérébrée (Week-end, Torch Song) à la surface de l'aquarium variété surprotégé d'un temps sous verre : les années 80.

« Il a des exaltations bon marché. Un film, même moyen, une fille, un soir de lilas suffisent à lui donner la fièvre. Il a senti qu'il avait le spleen facile : il a décidé d'en faire sa chanson. Il bricole des petites émotions en cinq minutes. Il aime les femmes en sachant que rien ne dure (une fille par album), il se sou-

vient des années-Jacno qui se souvenaient des années formica-vespa, il demande à Françoise Hardy de deviner son horoscope. De temps en temps, il se fait même le coup d'une passion, puis il reprend un gin-Oasis. Narcisse débutant, il s'allonge et rêve, attendant sans se presser, sachant qu'il n'oublie rien. Les émotions lui dégringolent sur la tête. Il les confie à son magnéto, ne sachant ni lire ni écrire (la musique). Sa tristesse d'âme semi-sensible est sans pleurs, ("cinq minutes encore à Sable d'Or près des dunes..."). Il s'écoute, il est ému. Preuve qu'il n'est

«Pop Satori», un 33 tours sympa

En cinq ans, Daho a bien appris. Le style, esquivé sur l'album Jacno à

lire, manquant paradoxalement de simplicité, donc en régression sophistiquée par rapport à ceux de La

pas tout à fait menteur. C'est un produit de la middle-class d'aujourd'hui quand elle est rêveuse.»

Le point commun entre Christophe et Etienne Daho? (sur le pas de la porte)

Alan Vega.

Comme le créateur de *Succès Fou* en effet, et sans en avoir jamais rien su, le nouveau jeune premier (de la classe) rock français adore le chanteur de *Be Bop Kid*. Au point de nourrir (et d'annoncer) ce projet esthétique « exaltant » : enregistrer un album d'adaptations de Vega et Martin Rev. Morceau-phare proclamé : *Sweetheart* – précisément le titre-fétiche du Brummel-bolide de la plage d'Aline ! C'est officiel : Daho pense au Suicide.

« Je vais tourner dans le prochain film de Virginie Thevenet, la fille qui avait fait La Nuit porte-jarretelles. Et puis aussi dans un film d'Olivier Assayas, Soleil de Minuit. Je rentre dans le cinéma par la petite porte. C'est une curiosité. Je préfère. Ça me permet de roder, de voir ce que je vaudrais. Mais j'écris un scénario. Je ne serai pas chanteur toute ma vie. D'ailleurs, à chaque fois que je fais un album, j'ai toujours l'impression que c'est le dernier. Je me dis toujours : la musique, c'est terminé. Cela crée chez moi un petit délire perfectionniste. En même temps, quand je prépare un album, j'ai souvent l'angoisse de ne pas pouvoir le terminer. En fait j'ai peur de la mort. »

Et tout finit par des...

« Pour moi, faire une chanson, c'est faire une mélodie, un texte simple. J'aime les choses anodines. J'ai envie d'idéaliser la simplicité. Et quand je veux écouter de la musique, j'aime bien choisir des choses légères et chaudes. J'aime bien Jeanne Moreau, Bobby Lapointe, Gainsbourg, tout Dutronc. Je ne peux pas répondre à certaines questions. »

BAYON et RONDEAU

« Pop Satori », Daho, chez Virgin.

« Tous les garçons et les filles de mon âge », de Hardy-Samyn, par Eurythmics, chez RCA.

La bonne chanson

À quoi servent les années yéyé ? À s'y retrouver, à réconcilier le rock des bisons avec *Le Roman de la Rose* et les pendus de Villon avec la new-wave, à retrouver inscrite dans l'épaisseur honteuse d'une époque import-OTAN la trace de nos exports hors-époque. En nous rappelant au sentiment des convenances : nous d'abord, Buffalo-Bill après s'il en reste.

Les années soixante sont le PPDC le plus pratique à nos confusions mentales cultivées : ce qu'il y eut de plus tapageusement métèque (sens grec) dans cette époque proche et reculée qui fut quand même excessivement d'ici est aussi ce qui nous est si étranger aujourd'hui qui nous reste si familier. Chanter (mieux que quiconque) et rimer (comme personne). Ces fils de putes ricains n'étaient pas encore nés que nous...



Lorsque l'Anglaise planétaire Annie Lennox 86, flottant eurhythmiquement (encore le grec) à travers les âges, les sexes, les nations et les rêves doux, sur un nuage de synthétiseurs radio-actifs, appelle, en français de Rutebœuf tragique : « Le jour où je n'aurai plus du tout l'âme en peine / Le jour où moi aussi j'aurai quelqu'un qui m'aime », que se passe-t-il ? Notre cœur du rock bat la chamade, se déchire (sur la toute-fin lame de rasoir du morceau) et un précipité précieux s'opère. Le temps majeur de Bronski Beat et Michael Jackson télescopé le principe mineur « chanson ». Comme si Bowie reprenait le *Temps des cerises* ou Boy George celui de *l'amour*. Le salut par l'évasion des contours et la ronde « de France ».

De la complainte du pauvre *Que sont mes amis devenus* ? ou du languissant Du Bellay « plein de pensées vagabondes, plein d'im regards et d'un

Kerouac, Artaud, Genet, Cocteau. On pourrait dire: encore de la nostalgie...»

Encore une réédition: l'Understatement. C'est compliqué de savoir pourquoi ça brille, mais ça fait indiscutablement une poussière dorée qui dépose comme il faut. Chez les satellites: un disque caricature pour Jacubovitch; un disque en duo de Turboust, l'alter-ego, avec Zabou de Ze Kick: Adelaïde. Ou sur le nouvel album.

«Ce disque n'est pas une rupture marquée: il y a une continuité. Le changement, bien sûr, c'est la séparation avec Franck Darcel. J'ai décidé cette séparation au moment où l'équipe fonctionnait parfaitement? Je ne voulais pas refaire le même disque. Il fallait éliminer les tics, ne pas s'enfermer. Moi, je suis hyper-accro à tout ce qui est mélodie vocale. En même temps, je me suis aperçu qu'il y avait un truc en attendant: je n'ai pas une diction très claire, on ne me comprend pas toujours très bien... Ça ne fait rien: il y a les paroles sur la pochette. Mais j'ai toujours senti que la voix soit fondue dans la musique. Et j'ai un vieux complexe: je ne me trouve pas chanteur.»

An... Pas de quoi se rouler par terre peut-être, mais... en France, ça compte, désormais: forme (chanson pop du jour) et fond (le fun désenchanté); d'ailleurs, il est temps de se relever. Pour se préparer à quitter dignement Etienne au nom nippon: Il doit retrouver Dani (visage du musée photographique Périer) et Warhol op-art sous sa moutoute d'ange artificiel. Comme Dahô?

«Oui mais il n'est pas sans principe. Convie à la fête de charité pour l'Ethiopie, il refusa de chanter uniquement parce qu'il n'aimait pas ces gens - ni la chanson. Ce qui dut lui coûter. L'instinct est sa loi. Il a le culte du moi. Il le dit en langage Dahô: Pop satori c'est mon bébé: c'est incroyable ce que je peux aimer cet album.»

Il a tout fait, les paroles, les musiques et la pochette. La naïveté est sa force: il croit en lui sans en démorner. Sentimental, il aurait pu devenir un jeune homme souffreteux. Mais il avait une autre idée de lui-même, et il savait qui avait entendu parler d'Andy Warhol. C'est un dandy qui est passé à côté.»

Total: la silhouette extrêmement réservée (sous réserve?), presque autistique, d'un jeune homme collant idéalement à son époque sans histoire (ou histoire sans époque): flottant

comme des années-Jacno qui se souviennent des années formica-vespa, il demande à Françoise Hardy de deviner son horoscope. De temps en temps, il se fait même le coup d'une passion, puis il reprend un gin-Oasis. Narcisse débutant, il s'allonge et rêve, attendant sans se presser, sachant qu'il n'oublie rien.

«Il a des exaltations bon marché. Un film, même moyen, une fille, un soir de lilas suffisent à lui donner la fièvre. Il a senti qu'il avait le spleen facile: il a décidé d'en faire sa chanson. Il bricole des petites émotions en cinq minutes. Il aime les femmes en sachant que rien ne dure (une fille par album), il se sou-

«Pop Satori», un 33 tours sympa

En cinq ans, Dahô a bien appris. Le style, esquivé sur l'album Jacno à guitares 81 (*On s'fait la gueule*, par exemple), cerné déjà (couverture brumisateuse et option rengaine médium synthétique) sur l'album Darcel 84 (double hit), aura attendu 86 pour s'épanouir en satori pop. Plus de nuance et plus de muscle, plus prenant. Et une logique désarmante de la mesure chronologique: le troisième est forcément mieux que les deux précédents!

Le tempo: *slow-rock* comme on disait jadis en note de pochette des super-45 t: derrière *La Plus belle pour aller danser* ou *J'entends siffler le train*, mettons. La facture: pop électronique moderne, négociant, via Kraftwerk, Gary Numan, Eurythmics (pour le tout-synthé) et Velvet-Wyatt (pour la complainte), un retour à l'aiguillage «yéyé» défendable qui préluait à ce dérailage honteux qu'on a appelé «rock français».

Maître d'œuvre: Arnold Turboust: l'homme veillait déjà dans l'ombre de Darcel, aux commandes des Korg Delta, Prophet 8 et autres Yamaha DX7, sur *La Notte* (bis); il remplace ici au pied levé et Franck l'ancien chef d'atelier et la bande à Torch Song (groupe de «son» clinique US) qui devait lui succéder et qui a été chassé. La langue: le français, précisément celui des *Mesdemoiselles Age Tendre* recyclé chic des Halles. Le créneau: la chanson française à travers les âges - un genre qui nous connaît, des ballades de nos ménestrels médiévaux aux Aznavour/Bécaud/Mathieu/Christiani /Bill Baxter (pourquoi pas?) du jour.

Le lieu: Londres éternel. Le temps: cinq mois. Les invités: une queue-leuleu (Soligny, Elli...). Les textes: un peu agaçants par instants, du moins à

lire, manquant paradoxalement de simplicité, donc en régression sophistiquée par rapport à ceux de *La Notte* ou de *Tombé*. Résultats des courses: positif. La voix est mieux (l'exercice de style quasi-a cappella de *Late Night* reprise corsée) et donne très heureusement dans l'harmonique, le re-re lisse, à l'occasion. Le son est sans commune mesure avec celui, menacé de monotonie bouclée, du disque antérieur: plus «concept-album», plus fouillé et climatique, avec quelque chose de charnu, il excelle dans l'arrangement confortable, la trame souple mais serrée et le gimmick tonique minutieux.

C'est l'école Beatles-McCartney: mélodie d'abord (*Demain Mieux que moi*), intros-transitions savamment ménagées (*Duel au soleil*), chutes-bonus (*Paris Le Flore*), couplets légers presque neutres et refrains polis (*Quelqu'un qui me ressemble*); ponts (parlés ou non) dans la tradition (*Duel ou Satori.2*).

Jusqu'aux instants de grâce convenable (la phrase «C'est un club où le jazz est prisé»), d'émotion (le refrain cinématographique de *Duel au soleil*), d'affectation séduisante (les poses cuivrées japonisantes des titres disco-beat *Satori Pop* ou *Pop Egerie O.*), de torpeur futile crédible (*Paris Le Flore* - et pourtant l'impair plouc n'était pas loin!), ou de professionnalisme démontré (*Tombé pour la France* aux airs gabyens et *Epaule Tatoo* le prochain tube).

Avec ça, des éléments de mise en scène distanciée: les portraits faussépiste (une fois Julian Lennon/Chouchou, une fois Bronson

/Bashung/Isaac boudeux), sur la pochette à frise, faite à la main et dorée sur tranche. Aussi, une contradiction dynamique dans les termes mineurs: variété de la palette atmosphérique mais relative monochromie vocale; déclarations d'intention *fun* surtout («let's play» ou «complètement illuminés!»), contredites radicalement par la tonalité «spleen» de l'ensemble (photos et chansons) et le message psychiatrique final: «*Inside me I feel alone and unreal*».

En tout, fun et brumes de console, flashes et draps fripés, c'est une sorte de fête triste parisienne (après *la Modification 84 du Week-End à Rome*) chez Aurelia (qui aurait flirté avec le Grand Meaulnes, interprété par Lambert Wilson, dans une surprise-partie «reconstituée» pour les besoins d'un de ces films nouvelle-Nouvelle Vague), et tout le monde est là...

Tous les copains de la Bande à SLC, les revenants proustiens poudreux du Velvet et du Floyd du temps d'*Emily*, fumant les *Gauloises bleues* d'Yves Simon; et Ian Curtis avec les cousins de la rue de Siam poussés au milieu des embruns américains, dansant la capucine avec Marguerite Desbordes Valmore gaie et les adolescents malsains de Gracq; et Jacno, Lloyd Cole, Lio, juste passés avec l'équipe de la ligne claire anglaise dire bonjour et rendez-vous à la Closerie; et enfin Arnold et Etienne, un peu gris, arrivant à point pour donner le ton, ennuyé mais retenu, de cette nuit facile: «*traîner sans raison*», «*se laisser bercer d'illusions*», «*se morfondre*».

ment (encore le grec) à travers les âges, les sexes, les nations et les rêves doux, sur un nuage de synthétiseurs radio-actifs, appelle, en français de Rutebeuf tragique: «*Le jour où je n'aurai plus du tout l'âme en peine/Le jour où moi aussi j'aurai quelqu'un qui m'aime*», que se passe-t-il? Notre cœur du rock bat la chamade, se déchire (sur la toute-fin lame de rasoir du morceau) et un précipité précieux s'opère. Le temps majeur de Bronski Beat et Michael Jackson télescope le principe mineur «chanson». Comme si Bowie reprenait le *Temps des cerises* ou Boy George celui de *l'amour*. Le salut par l'évasion des contours et la ronde «de France».

De la complainte du pauvre *Que sont mes amis devenus?* ou du languissant Du Bellay «*plein de pensées vagabondes, plein d'un remords et d'un souci*» jusqu'à l'anecdote mélancolie désaffectée d'un Dahô en passant par l'essence du genre: Verlaine - qu'on se rappelle mourant, ivre-mort dans un ruisseau sous le Panthéon, avec les mioches de la Mouffe lui tirant des caillasses et lui pissant dessus... Verlaine le plus court chemin depuis le principe «poétique» jusqu'au rock qui nous occupe (le triste) via la haute tradition de la *Claire Fontaine*: «*la Bonne Chanson*». Dont le dernier avatar historique serait l'informelle école «yéyé».

Le yéyé, né de l'affadissement heureux du rock'n'roll des origines (vindicatif et amerloque) en twist (fun) et romance (spleen) avec Fabian, Frankie Avalon, Ricky - «*Teenage Idol*» - Nelson, retrouvait l'inspiration de la poésie courtoise à travers les flirts entravés qui faisaient son ordinaire. Fadeur et pudibonderie bénies! Les deux ensemble conjugués aux mélodies-ritournelles infligèrent à une forme artistique abjecte dans ses axiomes «tripaux» (*secouer et balancer!*) la correction exquisément inhibitrice du quant-à-soi, qui est la litote.

Au moment où Etienne Dahô, cette figure emblématique du yé-yé local réactif, devient primordial, que les mondialement primordiaux Eurythmics se donnent la peine d'honorer eux aussi en la «standardisant» la muse qui l'inspire, la Dame Françoise Hardy du Lac, est un signe. Astrologique.

BAYON et RONDEAU

«Pop Satori», Dahô, chez Virgin.

«Tous les garçons et les filles de mon âge», de Hardy-Samyn, par Eurythmics, chez RCA.

BAYON

B.